

La préhistoire de l'Anthropocène

Du Néolithique de l'agriculture totalitaire à la guerre contre la nature

Kim Pasche & Vincent Pierré

Séminaire du 21 juin 2013





Le Néolithique est une période de la Préhistoire associée à de profondes mutations techniques, économiques et sociales, liées à l'adoption par les groupes humains d'un modèle de subsistance fondé sur l'agriculture et l'élevage, et impliquant le plus souvent une sédentarisation. Selon les aires géographiques considérées, ces importantes mutations sont relativement rapides et certains auteurs ont pu parler de « révolution Néolithique »¹. La néolithisation est toutefois un phénomène progressif, survenu à des dates différentes selon les régions. Au Proche-Orient, le Néolithique débute vers 9 000 ans av. J.-C. Avant le Néolithique, les humains (ou les représentants du genre Homo) étaient collecteurs. Le terme « collecteur » caractérise des cultures et des technologies qui ont seulement pour but de faire perdurer les groupes humains sans nécessairement modifier de façon profonde l'environnement. Le collecteur prend seulement dans la nature ce dont il a besoin et il ne stocke pas plus que ce qu'il peut lui-même transporter. Son corps ou l'animal qu'il élève peut être un stock. Ce n'est que du stock vivant, il n'y a pas d'engrangement. « Collecteur » est donc un terme générique qui entre en opposition au Néolithique agriculteur.

Kim Pasche est spécialiste des techniques de vie primitive. Il anime depuis plusieurs années divers stages et ateliers sur les techniques et modes de vies des peuples premiers.

Vincent Pierré est ingénieur mécanique et thermique. Il a créé Terranergie, un bureau d'étude alternatif qui propose une approche globale de l'énergie tant dans le bâtiment (en paille) que dans l'urbanisme énergétique ou la permaculture. Il questionne les ruptures dans le rapport homme-nature comme clef de l'entrée dans l'Anthropocène et comme une possible issue radicale de réconciliation de l'humain avec l'ensemble du vivant.

Ce texte résulte d'une retranscription de la présentation orale donnée par Kim Pasche et Vincent Pierré lors du séminaire du 21 juin 2013. Il est l'expression de l'opinion de ses auteurs.

Au commencement était le nomade

L'agriculture qui marque le passage au Néolithique est l'Ager, l'agriculture totalitaire qui est principalement issue des cultures de graminées et de Poacées. Elle a pour but de monopoliser une superficie et son énergie. Elle tend vers la monoculture, vers le totalitarisme. L'Ager se démarque de l'Hortus qui se rapproche de la permaculture et de l'horticulture (vision tridimensionnelle avec un couvert végétal plus dense sous lequel il est possible de cultiver autre chose) et de la Sylva, l'agriculture interstitielle invisible pratiquée par certains groupes, notamment en Amazonie (qui consiste à aller loger là où c'est le plus intéressant, une plante, qui y pousse, quasiment sans nécessiter d'intervention humaine ultérieure.)

L'**agriculture totalitaire**² est radicalement différente des deux autres types d'agriculture parce qu'elle fait « table rase » de ce qui existe, pour mettre à la place, un seul type de nourriture - une céréale dans le cadre du Néolithique qui nous intéresse. Les agriculteurs totalitaires font table rase du vivant, sélectionnent une seule culture et exercent sur celle-ci un contrôle afin qu'aucune autre espèce n'entre en concurrence avec la céréale. Ils empêchent donc le reste du cycle du vivant de venir se nourrir sur ces portions de terre. Ceci aboutit à un phénomène tout à fait innovant dans l'histoire du vivant : une espèce naturelle s'arroge le droit de stériliser une portion de la biosphère, en enlevant ce qui pré-existait pour y placer une sélection particulière. Ensuite, cette zone que



nous appelons le champ, qui aura été défrichée, au début dans des deltas où en bord de rivière présentant des sols fortement auto-fertiles, puis sur la forêt, va devenir une zone interdite pour le reste de la biosphère.

Cette guerre contre la nature marque le début de l'Anthropocène. Mais c'est une guerre qui sera perdue pendant très longtemps parce que le niveau technologique ne permet pas de maintenir ce rapport de violence et de domination, ce qui aboutit à plus ou moins brève échéance à abandonner des terres qui se sont ré-ensauvagées ! L'histoire des techniques agricoles n'est que le reflet de l'adaptation du système totalitaire pour maintenir le champ utilisable. Par la suite, c'est-à-dire à l'âge de l'agriculture totalitaire d'aujourd'hui, nous nous sommes accaparés, par les intrants comme les engrais, d'autres zones de biosphère. Ce n'est pas la surface qui change mais son rendement au détriment de quelque chose d'autre, ailleurs. C'est aussi au prix d'un flux d'énergie fossile croissant, qui résulte de strates d'éléments vivants loin dans le temps, que nous compensons très temporairement cette création maximale d'entropie.

Au mode collecteur ne s'oppose que l'agriculture Ager. Une sylviculture interstitielle, par exemple, ne nous fait pas vraiment sortir de la catégorie « collecteur ». Il s'agit d'une optimisation des ressources, de la même façon qu'il y a une optimisation de la taille du silex sur des millions d'années. Nous allons vers des outils un peu plus performants, mais ce ne sont pas des modifications drastiques de notre culture pour autant. Seule l'Ager marque le passage au Néolithique.

Homo sapiens vivait il y a cent mille voire deux cent mille ans. Physiquement et cérébralement, il était un humain comme nous. L'humain, et son expérience de vie sur cette planète pour le genre *Homo* – les différentes humanités qui ont couvert environ trois millions d'années – a été essentiellement collecteur pendant 99,7% de son histoire³. C'est donc seulement dans les derniers 0,3% de son histoire qu'il est devenu Néolithique, qu'il est devenu gestionnaire d'un environnement. Malgré cette prépondérance du mode nomade, le passage au Néolithique est toujours perçu comme une étape naturelle qui aurait débouché sur le seul mode de vie réellement viable, le mode « agricole ».

L'illusion progressiste

Pascal Picq disait que : « l'histoire est écrite dans le sens du progrès », cela vaut aussi pour la Préhistoire. Notre lecture de notre passé, écrite dans le sens du progrès, crée la logique suivante : dès que l'humain a pu avoir des outils plus élaborés, il l'a fait. Rapportée au Néolithique, cette lecture linéaire véhicule cette même idée : dès que l'homme a compris qu'il pouvait élever des animaux au lieu de leur courir après, il s'est empressé de le généraliser. Mais si nous nous penchons sur le « progrès » technologique, nous découvrons que l'humain n'est pas nécessairement gagnant lorsqu'il augmente la technicité des objets qui l'entourent, ni lorsqu'il augmente le nombre d'objets ainsi que sa dépendance à un réseau de matières premières toujours plus grand.

L'exemple du silex et des métaux est particulièrement parlant. Avec seulement un petit bloc de silex, une connaissance technique et un peu de pratique, je peux faire n'importe quel outil dont j'ai besoin. Je peux faire une scie, un burin pour travailler les os, etc. Je peux complètement moduler ma panoplie technique, sans cumul matériel mais avec un cumul de savoir pour faire tous ces objets là. La technologie de l'acier n'est quant à elle rentable et perceptible comme un progrès qu'à partir d'une certaine échelle, d'une certaine densité de population, avec la certaine organisation qui va de pair. En Amérique du nord, certains Indiens ont utilisé du cuivre natif pour réaliser des outils, mais ils ne l'ont pas fondu, donc, du point de vue occidental, ils ne sont pas entrés dans l'âge du cuivre. Ils utilisaient du cuivre natif qu'ils chauffaient et martelaient pour en faire des couteaux, des pointes de flèches etc. Ils n'ont jamais été plus loin. L'archéologie conventionnelle dirait qu'ils n'avaient pas compris qu'ils pouvaient fondre ces métaux là pour en faire d'autres objets. Ma lecture personnelle est que cela ne présentait aucune rentabilité pour eux. Couper des mètres cubes de bois pour fondre du cuivre alors qu'il y en a disponible dans la forêt, dans les rivières et qu'il suffit de le marteler pour fabriquer ce dont ils avaient besoin, cela n'a aucun sens. Nous pourrions leur donner l'information en remontant dans le temps il y a 7 000 ans, à mon avis cela ne changerait rien



du tout à la façon dont ils utiliseraient le cuivre. Tout simplement parce que la pression de densité de population n'est pas suffisante. C'est un des nombreux exemples d'un choix de limitation volontaire de la technicité et de la complexité.

Un conte au rabais, les débuts difficiles de l'agriculture totalitaire

C'est donc dans une lecture linéaire de l'histoire que nous nous plaçons à raconter le Néolithique. C'est comme cela que je l'ai appris à l'école. Le Néolithique y était présenté comme une suite de bonnes circonstances climatiques, de bonnes circonstances d'organisations humaines accompagnées d'un développement cérébral suffisant qui permettent à l'humain de réussir à planter et à cultiver (viendra, quelques milliers d'années après, la notion d'élevage). Dans cette logique là, l'agriculture (*Ager*) apparaît nécessairement comme une meilleure organisation. Mais il s'agit là d'un conte au rabais ! A ses débuts en tout cas, **le Néolithique est beaucoup plus difficile** que nous ne pourrions le croire.

Les dernières études en palynologie⁴ montrent notamment que les premiers agriculteurs quittaient en fait leurs terres au bout de trois ou quatre ans en Europe centrale. Si les agriculteurs abandonnaient leurs terres si vite, c'est parce qu'en ouvrant les forêts, ils donnaient à la nature l'opportunité de se réapproprier cette zone, d'y établir à nouveau son emprise avec les lianes, les ronces, les sous-bois etc.⁵ La hache Néolithique est beaucoup moins efficace sur les éléments mous que sur de gros arbres. Sans machette, il est impossible de se battre contre les lianes et les ronces et le brulis ne fonctionne qu'avec une certaine biomasse. Dans ces conditions, au bout de quatre ans, ces terres-là sont à nouveau réinvesties par la forêt. Les agriculteurs partaient et laissaient le temps à la forêt de revenir pour pouvoir recouper plus tard les éléments durs qui auront repoussé. Il était plus simple pour eux de couper un arbre de 10 cm de diamètre qu'une branche souple. Et cela, en archéologie expérimentale, nous le voyons, c'est extrêmement frustrant de devoir couper des arbres gros comme nos doigts.

Au début, le pouvoir de destruction de l'agriculture totalitaire était donc très limité

par la technologie. Nous pouvons nous demander si cette agriculture balbutiante ne se rapprochait pas des phénomènes de régénération de la forêt, comme peuvent l'être les incendies ou les tempêtes. Si les débuts de l'agriculture totalitaire sont désastreux, ce n'est pas seulement du fait des contraintes technologiques. En effet, l'avènement de l'agriculture s'accompagne de nombreux reculs de la qualité de vie des hommes. Ainsi, contrairement à ce que nous pourrions penser, les humains qui passent à l'agriculture ne vivent pas plus longtemps que les collecteurs qui vivent aux mêmes endroits. Dans le Croissant fertile⁶, par exemple, les nouveaux agriculteurs sont en proie à de grandes difficultés. Il faudra deux mille ans avant que les productions agricoles ne deviennent réellement rentables. L'archéologie montre que, pendant cette période, les balbutiements de l'agriculture ne présentent aucun bénéfice connu. Les agriculteurs travaillent plus que les collecteurs nomades qui les entourent, pour obtenir des stocks très précaires et une moyenne de durée de vie inférieure ! La moyenne de la taille d'*Homo sapiens* diminue violemment au moment où le Néolithique entre en jeu et nous ne retrouverons cette moyenne pré-Néolithique qu'au XX^{ème} siècle ! Pendant dix mille ans d'agriculture, pour ce qui concerne l'espèce humaine, nous observons une diminution de la taille moyenne de plus de dix centimètres. La liste des déboires du début de l'agriculture ne s'arrête pas là : des carences systématiques apparaissent, un grand panel de maladies accompagne le développement de l'agriculture et de l'élevage⁷ etc. Ces problèmes n'existent quasiment pas avant le Néolithique : les densités de population des humains et des animaux étaient trop faibles pour que les maladies deviennent pandémiques. Par ailleurs, tous les collecteurs qu'il est encore possible aujourd'hui d'observer et d'analyser présentent des régimes alimentaires équilibrés, comme tout les êtres vivant sur Terre en général !

Nous retrouvons cette **symbolique de l'âpreté du passage au Néolithique** dans la Genèse, Adam et Ève, l'image du fruit défendu et du jardin d'Éden. Ce sont des symboles qui traduisent notre rapport profond au Néolithique. Il existe de nombreuses théories quant à la naissance de l'Ancien Testament et



ses auteurs, mais l'une des pistes défend l'idée qu'il s'agit d'un conte qui a été transcrit. En nous penchant sur ce « conte », nous nous rendons compte qu'il semble improbable qu'il ait été écrit par un agriculteur. Le conte d'Adam et Ève prend beaucoup plus de sens lorsque nous l'envisageons du point de vue d'un collecteur ou même d'un pasteur. Un collecteur racontant ce qui deviendra l'Ancien Testament ferait alors l'analogie entre la vie paisible de chasse et de cueillette dans le Croissant fertile et le jardin d'Éden, zone d'abondance avant que l'agriculture arrive. Il y a une analogie directe entre l'agriculture et l'image du fruit défendu. Ce dernier représente la connaissance, la volonté de planter et de gérer quelque chose qui est spontané dans la nature. A partir de là, découle tout ce que nous trouvons dans la Genèse, c'est-à-dire la punition qui consiste à devoir travailler durement toute sa vie. Caïn, l'agriculteur, tue Abel, le pasteur nomade.

L'agriculture totalitaire et le piège démographique

Malgré les déboires connus du début de l'agriculture totalitaire, une grande partie du conte, reconstruit *a posteriori*, de la réussite du Néolithique, se justifie en réalité grâce à la dynamique de population. Le raisonnement est simpliste : si nous sommes plus nombreux aujourd'hui, c'est parce que nous sommes mieux organisés et que nous pouvons nourrir plus de monde. Nous vieillissons mieux, nous vivons plus longtemps, la mortalité en bas âge est plus faible. Ce sont là les points faciles qui viennent valider le discours dominant qui veut que le passage au Néolithique était une bonne stratégie, et que nous continuons dans cette voie parce qu'elle est réellement bénéfique. Cependant, le sens que nous donnons à la dynamique de population est exactement l'inverse de celui qui est généralement invoqué : la dynamique de population n'est pas synonyme de la réussite du Néolithique, elle est synonyme du **piège du Néolithique**.

L'agriculture totalitaire et la dynamique de population

En termes de densité locale de production de nourriture, lorsque la production agricole est bonne, elle crée énormément de nourriture à partir d'une plante annuelle. Apparaît donc le stockage. À partir de là, découle tout ce qui est à la base de la civilisation : si nous stockons, nous ne nous déplaçons plus, nous devons protéger nos réserves et donc spécialiser une partie de la population qui deviendra la classe des guerriers. Les guerriers n'existent pas au Paléolithique, c'est une fonction qui arrive à un moment où il faut se battre, alors que dans un groupe paléolithique, il est impossible d'entretenir à rien faire des individus qui ne sont actifs que pendant les périodes de guerre. Il faut aussi un chef qui puisse gérer les stocks et leur protection et un ordre religieux pour le justifier. Dès lors, nous débouchons sur tous les éléments de base de la civilisation, du Néolithique et de l'Anthropocène. En ce qui concerne la civilisation Sumer et la première ville véritablement dense, nous retrouvons déjà le plan carré, le cadastre, les impôts. Ces stocks importants génèrent une explosion démographique. Le problème immédiatement posé par cette explosion démographique est l'insuffisance de la superficie des terres agricoles, qui provoque l'extension de la guerre menée contre la nature.

A un temps « t », la population équivaut toujours à ce qui a pu être produit comme nourriture. Ce qui génère des augmentations de populations, ce sont les quelques années, voire décennies, d'abondance générale. Puisque les agriculteurs, de par leur sédentarisation, engendrent beaucoup plus d'enfants, la population varie plus vite et s'adapte à l'abondance⁸. La fin de l'abondance inéluctable n'est jamais anodine et pousse les agriculteurs à faire un choix. Soit ils défrichent de nouvelles terres, soit ils volent des terres agricoles à leurs voisins, soit ils plongent en dernier recours dans la famine. Les courbes de populations des agriculteurs sont donc beaucoup plus violentes, alors que le même apport de nourriture chez les chasseurs-cueilleurs ne provoquerait qu'une évolution lente, du fait du temps de réaction plus important et de leur adaptabilité beaucoup plus résiliente. Nous pouvons faire une analogie



directe entre les taux de croissance de population actuels et les premiers agriculteurs. Cette croissance démographique semble impossible au Paléolithique, parce qu'au-delà d'une certaine taille, un groupe nomade éclate : il est impossible d'imaginer un groupe nomade de 2 000 personnes. Au-delà de 200 à 300 personnes, il est inenvisageable de faire fonctionner un groupe nomade. Ne serait-ce que pour de simples raisons de liens interpersonnels, les chasseurs cueilleurs n'ont aucun intérêt à développer une démographie trop importante, parce qu'elle aboutira nécessairement à la création de nouveaux groupes et donc à la division du clan.

Nous mettons là le doigt sur un tic civilisationnel : nous sommes tellement imprégnés de la notion de croissance que nous ne remettons jamais en question l'augmentation de population. Prenons du recul et posons nous la question suivante : qu'est ce qu'un groupe d'un million de personnes apporte de plus au monde qu'un groupe de 10 000 personnes ? Est-ce qu'à sept milliards d'individus nous sommes mieux représentés humainement qu'à un milliard ? En tout cas, de par leur mode de vie, les chasseurs cueilleurs n'ont pas intérêt à faire augmenter leur population.

Le piège du Néolithique, ce sont les famines. Ci-dessous, les dynamiques de famine en France, qui correspondent par ailleurs à celles de tous les autres pays européens.

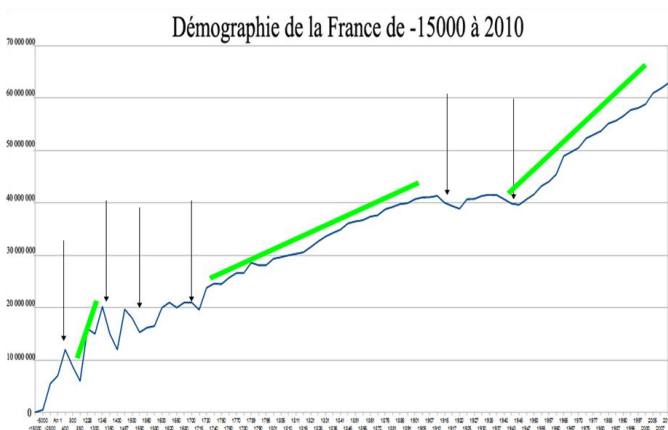


Figure 1 : Wikipédia, Histoire des famines en France

Entre l'an 1 000 et le XVIII^{ème} siècle, il y a eu 75 grandes famines en France et 90 grandes famines en Angleterre. Nous voyons sur ce graphe la grande peste qui tue 40% de la population en France dans les années 1350. On y voit des famines qui tuent cinq millions d'habitants sur quinze millions. Apparaissent aussi les dernières grandes famines de la fin du XVII^{ème} siècle avec des trous de deux millions d'habitants. C'est énorme par rapport à la population de l'époque, à tel point que cela rend anecdotique la mortalité due aux guerres (ce qui s'inversera au XX^{ème} siècle). Ces famines ont un double effet. Un effet direct de mortalité et un blocage de la fécondité sur plusieurs années. Lorsque les ressources sont très faibles, la fécondité s'y adapte, et cela crée des trous générationnels à l'instar des guerres. Regardons de plus près les trois grandes périodes indiquées par des traits verts sur le graphique. En l'an 400, à l'apogée de la Gaule romaine, il y douze millions d'habitants sur le territoire français actuel. Il y a une perte de la moitié de la population qu'on ne retrouve que vers l'an mille. La première période correspond à la révolution industrielle du Moyen-âge, la révolution industrielle des énergies renouvelables qui s'accompagne de grands défrichements avec des innovations agricoles majeures comme la faux ou la charrue. Les grands ordres religieux monastiques organisent leur révolution. C'est aussi l'apogée des cathédrales, suivie de la grande peste qui arrive après trois années très mauvaises qui ne sont pas trois années de sécheresse mais au contraire, des années trop humides. Le blé est en réalité très sensible à l'humidité. Les stocks sont en fait d'autant plus difficiles à maintenir que l'humidité est grande.

La deuxième période correspond à l'arrêt de deux pratiques délétères qui étaient des palliatifs à l'épuisement des sols de l'Ager : la jachère et la vaine pâture. Pendant cette période, les agriculteurs passent aux rotations et à un équilibre agropastoral qui correspond à l'image idyllique que nous avons aujourd'hui de la campagne française. C'est à partir de ce moment-là qu'il n'y a presque plus de famine. Ce modèle est corroboré par l'architecture puisque c'est à partir du milieu du XVII^{ème} que nous trouvons les plus anciennes maisons paysannes. Avant cela, il y avait une telle



précarité de la vie que nous ne retrouvons pas des maisons, mais plutôt des cahutes. Cela a permis de répondre à l'une des grandes questions de l'architecture rurale : pourquoi nous ne trouvons pas de maisons paysannes ? Nous avons des châteaux mais pas d'habitats ruraux. Tout simplement parce que les habitats ruraux étaient extrêmement précaires du fait de tous ces paramètres. La fin des famines est due à l'arrêt des ces deux mauvaises pratiques ainsi que les progrès agronomiques du siècle des lumières qui permettent de mieux appréhender la photosynthèse, les éléments etc. Beaucoup d'autres facteurs entrent en ligne de compte bien sur. Par exemple le guano du Pérou dès les années 1820 !

Il faut réussir à comprendre l'imaginaire que peut générer une période pendant laquelle, sur quatre ou cinq siècles, il y a 70 famines importantes dont certaines font disparaître en deux ou trois ans des millions de personnes sur une population qui n'en compte que quinze. Cela crée un climat de peur très prégnante, liée à un aléa qui peut amener la mort massivement et instantanément. Ce n'est pas la bombe atomique, mais cela s'en approche. Et toutes ces famines résultent de l'agriculture totalitaire.

Le Néolithique n'est pas automatique

Ces peuples qui ont résisté au Néolithique

Il y a encore beaucoup de peuples qui en sont restés au Paléolithique. Nous pouvons citer les plus connus, les Papous, les Aborigènes, les Amazoniens, etc. Certains sont plus difficiles à distinguer, qui résistent discrètement dans des forêts comme à Sumatra, les Hadza en Tanzanie, qui sont de purs chasseurs cueilleurs, les Khoikhoi dans le désert du Kalahari, en Afrique du Sud et en Namibie. Les plus intéressants sont pourtant ceux que nous avons tendance à ne pas voir et qui sont les plus proches. Il est fascinant de déceler les continuités culturelles de dizaines voire de centaines de milliers d'années de ces peuples là. Chez les Aborigènes, certains événements datant de 7 ou 8 000 ans sont transmis par la tradition orale avec une perfection de description absolument stupéfiante. C'est un

autre sujet, mais la transmission orale peut avoir une puissance supérieure à la transmission écrite sur certains aspects de l'efficacité culturelle.

Il y a aussi les cueilleurs d'arbres de la Vallée de la Plaine dans les Vosges. C'est une vallée un peu particulière qui est très peu agricole avec uniquement des vaches élevées au pré et des jardins, sans céréales. Cette vallée a toujours été exploitée pour son bois, avec le flottage des grumes. Une étude anthropologique a été faite au tout début des années 1980 par des Strasbourgeois, qui montre que la vision du monde de certains groupes locaux est centrée autour de l'arbre et de la coupe des arbres. L'été, ils étaient affairés à leurs systèmes agricoles de subsistance directe mais cela ne les intéressait pas. Leur véritable ambition était de monter dans la forêt et de couper des arbres. Lorsque l'industrialisation est arrivée, il y a eu une apparition massive de doubles actifs. Ils travaillaient à l'usine mais gardaient l'exploitation *a minima*. Dans cette vallée-là, parce qu'ils ne partageaient pas l'imaginaire Néolithique, la déchéance était d'aller à l'usine. Ils ont refusé d'y aller jusqu'à la fin de leur mode bûcheron. Ils étaient véritablement des cueilleurs d'arbres. Ils étaient dans une logique paléolithique qui consiste à penser qu'il y aura toujours des arbres. Ils collectaient des arbres sans les replanter. En cela, il est possible de dire qu'ils ne sont pas entrés dans le Néolithique.

Cet imaginaire a disparu quand, à la fin du XXème siècle a été décidée une plantation massive d'épicéa en fond de vallée (à la place des prés de pâture), ce qui constitue une forêt de production (plantée au carré tout les 1,5m), c'est à dire l'*Ager* !

Tous les pêcheurs sont des collecteurs. En réalité, la pêche n'est entrée dans le Néolithique en termes de masse, il n'y a que deux ans. C'est-à-dire qu'en 2011, la pisciculture et l'aquaculture ont produit plus de tonnages que la collecte directe dans la nature.

Ces peuples qui sont revenus du Néolithique

Ici, nous parlons des peuples qui ne sont jamais sortis du Paléolithique. Il y a aussi les agriculteurs qui sont revenus à l'état de chasseurs-cueilleurs. Les Mayas, par exemple,



car lorsque les Espagnols ont débarqué, il n'y avait déjà plus que quelques cités en place et bon nombre de cités étaient tombées en désuétude. Les Mayas étaient retournés à un mode de vie hybride, mais ils étaient sortis de leur grande période Néolithique. Ils n'ont pas tout perdu, ils ont conservé l'écriture par exemple. Un autre exemple très intéressant qui mérite d'être mieux connu et mieux étudié est celui des Anastazi qui se trouvent sur les États du sud-ouest américain. Ce sont les fameuses maisons de brique construites sur d'immenses aplombs rocheux. Nous ne connaissons pas tout d'eux mais il semble qu'ils aient vaincu entre 800 et 1000 ans d'agriculture et qu'ils aient abandonné ce système, parce qu'étant donné l'écosystème dans lequel leur agriculture est née, ils ont très vite été confrontés aux problèmes qu'ont connu à une autre échelle d'autres peuplades : désertification partielle et approvisionnement en bois. En se sédentarisant dans ces maisons dans la roche, il a fallu aller toujours plus loin pour trouver du bois et cela induisait une grosse perte d'énergie à chaque voyage. Au bout de 1 000 ans, ils sont retournés à un mode chasseur-cueilleur total. Ils ont, dans leur tradition orale, beaucoup d'histoires liées à cet épisode. Et les notions d'agriculture sont devenues taboues, comme si cela avait été une mauvaise expérience à oublier. Les Mayas, ayant vécu ce retour à la forêt, sont aujourd'hui les représentants les plus directs des populations précolombiennes et ont gardé une grande part de leur culture qui a échappé en partie aux massacres culturels des Conquistadors. Si une civilisation se saisit par ses cités, les Mayas, eux, ont perduré grâce à la fuite des cités.

Conclusion

Nous sommes donc en train de détruire, de façon consciente ou inconsciente, un mode de vie qui a plusieurs millions d'années, le mode de vie collecteur. Il n'y en aura bientôt plus du tout de représentants. Aujourd'hui, selon les estimations les plus drastiques il ne reste que 10 000 collecteurs sur Terre. C'est l'estimation basse des puristes qui ne font entrer dans la catégorie que les derniers Amérindiens d'Amazonie qui n'ont jamais été en contact

avec le Néolithique. L'échelle un peu plus large estime à entre 30 000 et 50 000 individus aujourd'hui vivant totalement en dehors du Néolithique, n'utilisant aucune technologie « moderne » et étant autonomes. Selon les estimations, ils disparaîtraient tous d'ici à 2030. Et cela ne fera aucune ligne dans les journaux, alors que nous voyons s'éteindre un mode de vie humain qui a des millions d'années de pérennité. Il est important de souligner qu'il s'agit d'un mode de vie pérenne et fonctionnel. Nous n'existerions pas si ce mode de vie n'avait pas existé. L'image populaire montre l'homme de Cro-Magnon, tremblant dans sa grotte, attendant de passer à un âge plus salubre, avec une peur intrinsèque de vivre à la merci de la nature. Tous ces clichés peuvent être balayés d'un seul coup. Nous n'existons que parce que nos ancêtres étaient absolument adaptés à leur environnement et que leur mode de vie était fonctionnel.

Puisque la dynamique de population des nomades tend à la stabilité, ils ont été engloutis. Les foyers du Néolithique, entourés par des chasseurs cueilleurs, se sont agrandis et ont déplacé les populations nomades plus qu'ils ne les ont incorporés. Le nomade à cet avantage lorsqu'il se sent menacé, d'avoir tout loisir de fuir pour continuer son mode de vie ailleurs, il a beaucoup moins de scrupules à quitter un secteur. Jusque relativement récemment, c'est plutôt l'explosion démographique des agriculteurs qui a fait disparaître les chasseurs-cueilleurs. Ce n'est que beaucoup plus récemment que nous entrons dans l'ère du génocide dans des zones qui, jusqu'à récemment, n'intéressaient personne et qui abritaient les collecteurs. En Amazonie, l'exploitation des ressources au sens large, est venue détruire les derniers environnements disponibles. Mais c'est la dynamique de population interne à l'agriculture qui a rendu anecdotique, en termes de représentation, les collecteurs, qui ne se sont quasiment pas convertis au Néolithique. Ces derniers ont toujours été aussi adaptés et très certainement beaucoup plus que nous, pour peu qu'ils disposent de territoires suffisants. Si nous creusons un peu en ethno-archéologie, nous remarquons qu'il n'existe pas vraiment d'adaptation des collecteurs à l'agriculture. Nous aimerions, pour pouvoir



justifier nos modes de vie, que dès que les nomades peuvent passer à l'agriculture, ils viennent toquer à notre porte et nous supplient de leur apprendre à planter. Mais ce n'est absolument pas cela qui se passe. Les gens qui, aujourd'hui, ne vivent pas dans le Néolithique, ne veulent pas y vivre.

Le Paléolithique était un âge d'abondance. En cela le mode de vie paléolithique était pérenne et ne présente pas d'autres limites que celle que lui impose le Néolithique. Nous sommes aujourd'hui à la recherche d'un modèle qui nous permette de tenir cinquante ou cent ans de plus dans la société Néolithique alors que le Paléolithique est véritablement sans limite. Le Néolithique se déroule dans des conditions bien particulières et ces conditions sont en train de disparaître aujourd'hui. L'enjeu est donc la sortie du Néolithique, l'invention d'un post-Néolithique, qui passe nécessairement par un retour du rapport homme-nature direct. Cette reconnexion à la nature est primordiale, car nous devons réadmettre que nous faisons partie de la nature. Étant donné l'expérience que l'humanité a amassé en termes de chasse et de cueillette, nous n'y sommes pas encore totalement étrangers. Cette expérience est très récente et ne demande qu'à ressortir dans une restauration de notre relation à la nature. Nous ne sommes pas figés dans un seul mode, nous avons actuellement tous les outils en mains, autant culturels que cosmogoniques, pour arriver à effectuer une transition. Par contre, l'idée que nous nous faisons de notre histoire et l'idée de notre position sur Terre sont les plus grands freins.

Les humains, comme toutes les autres espèces, tendent à tout essayer. À un instant « t » sur Terre, il y a énormément de stratégies différentes à l'œuvre. C'est cette multitude de

stratégies différentes qui est garante de la sauvegarde de l'humanité en général. Cette lecture nous apprend qu'il faut que certains humains pratiquent une agriculture totalitaire, que d'autres chassent, d'autres cueillent, etc. Cette diversité est garante de la pérennité de l'espèce humaine. L'autre lecture consiste à dire qu'il n'est pas automatique de vouloir faire de l'agriculture. C'est un peu plus difficile à accepter pour nous. Aujourd'hui, nous voyons beaucoup d'avantages à l'agriculture totalitaire, mais il ne s'agit que de la résultante finale pour une toute petite portion de l'humanité pendant un tout petit moment des dix mille ans que sont le Néolithique. La plupart du temps, les agriculteurs ont vécu dans des conditions inférieures à celles des chasseurs-cueilleurs.

Comment justifier certaines étapes transitives qui ne sont pas évidentes, avec ce que nous avons vu des famines et de carences par exemple ? Pourquoi les humains ont-ils perduré dans un système à la base si peu fonctionnel ? Sachant qu'ils ont autour d'eux des nomades avec qui ils ont fréquemment des relations. Et il faut 2 000 ans au Néolithique du Croissant fertile pour se mettre en marche. Cela reste un grand mystère pour beaucoup. L'une des pistes consiste à imputer cette transformation douloureuse à la cosmogonie, à la vision de l'homme et de sa place dans la nature qui change. Le naturalisme est une invention ontologique occidentale qui émerge vers le XV^{ème} siècle et qui pose la continuité des physicalités, c'est-à-dire le fait que tous les êtres vivants sont faits d'atomes, mais aussi une discontinuité des intériorités : nous avons une âme et nous sommes les seuls. Cette théorie permet d'asseoir et de justifier tous les comportements vis-à-vis de la nature.



Pour aller plus loin :

Sabine Rabourdin, *Replanter les consciences, Une refondation de la relation Homme / Nature*, Éditions Yves Michel, coll. Société civile, 2012, 248 p.

Philippe Descola, *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Paris, Éditions Quae, coll. Sciences en questions, 2011, 110 p.

Daniel Quinn, *Ishmael*, Editions J'ai lu, coll. J'ai lu Roman, 2002, 251p.

Marylène Patou-Mathis, *Préhistoire de la violence et de la guerre*, Éditions Odile Jacob, Coll.SCIENCE HUM, 2013, 208 p.

Jean-Paul Demoule, *La révolution Néolithique, Les origines de la culture*, Le Pommier, coll. Le Collège De La Cite, 2013, 128p.

Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance. Économie des sociétés primitives*, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences humaines, 1976, 420 p.

¹ Vere Gordon Childe (14 avril 1892 – 19 octobre 1957), archéologue australien, est connu pour avoir introduit les expressions « Révolution Néolithique » et « Révolution urbaine ». Il a été l'un des grands archéologues capables de replacer leurs découvertes au sein d'une théorie du développement préhistorique à l'échelle européenne et mondiale.

² Expression forgée par les co-auteurs de ce séminaire et inspirée de l'écrivain environnementaliste étasunien Daniel Quinn.

³ Dans notre histoire, qui a environ trois millions d'années, nous ne sommes agriculteurs de manière généralisée que depuis dix mille ans environ - en France depuis quatre mille ans avant J.C. Sur trois millions d'années, seuls nos dix derniers mille ans sont consacrés à l'agriculture.

⁴ La palynologie, étymologiquement « étude de la poussière » (du grec « palunein ») est la science qui s'intéresse aux spores et aux grains de pollen.

⁵ L'ouverture permet au soleil de passer et stimule l'apparition de toute une flore.

⁶ Étant bien irriguée par les deux grands fleuves et jouissant d'un climat plutôt sec, cette zone géographique irriguée par le Jourdain, l'Euphrate, le Tigre et le Nil est propice à une certaine forme d'agriculture pour l'époque.

⁷ Notamment du fait des densités de population et de la proximité avec un grand nombre d'animaux

⁸ En effet, un agriculteur a, en moyenne, un enfant par an sur une période relativement courte chez les femmes, alors que les chasseurs cueilleurs ont un enfant tous les trois ans.